



HAL
open science

Rêves au bord de la mer : l'image du port dans l'œuvre de Björn Larsson

Annelie Jarl Ireman

► **To cite this version:**

Annelie Jarl Ireman. Rêves au bord de la mer : l'image du port dans l'œuvre de Björn Larsson. Nordiques, 2013, 25, pp.71-84. hal-02172321

HAL Id: hal-02172321

<https://normandie-univ.hal.science/hal-02172321v1>

Submitted on 3 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**« Rêves au bord de la mer :
l'image du port dans l'œuvre de Björn Larsson »**

2013

Résumé :

Les liens indissociables entre terre et mer se nouent dans les ports, à la fois refuges et points de départ des aventures du capitaine Marcel dans *Le Capitaine et les rêves*, et du romancier Björn Larsson qui aime à mêler fiction et réalité. En passant par quatre ports (Villagarcía de Arousa en Galice, Tréguier en Bretagne, Kinsale dans le sud de l'Irlande, et Marstal au sud du Danemark), Björn Larsson démontre que le goût de l'aventure s'acquiert en mer, mais également à terre. Il décrit la fascination que provoque le ballet des bateaux dans la ville à l'arrivée de leurs cargaisons riches et diverses, et l'attrait qu'exerce le large, inconnu, dangereux, mais support au rêve, car promesse d'évasion. La figure du capitaine voyageur apparaît comme un élément déclencheur dans la vie des habitants qu'abritent ces différentes villes portuaires, invités à envisager l'ailleurs et l'Autre, voire à s'évader eux aussi... Un encouragement à vivre l'aventure humaine que l'auteur, lui-même nomade, espère bien transmettre aux lecteurs à travers son livre.

Ce document est la version post-print de l'article publié dans la revue
Nordiques, n° 25, Bibliothèque de Caen/Norden, 2013, p. 69-84.

<http://revue-nordiques.com/fr/>

Annelie Jarl Ireman

ERLIS (EA 4254)

Équipe de Recherche sur les Littératures, les Imaginaires et les Sociétés

Université de Caen Normandie

Campus 1 Esplanade de la Paix 14032 Caen cedex 5

annelie.jarl@unicaen.fr

Rêves au bord de la mer : l'image du port dans l'œuvre de Björn Larsson

Annelie Jarl Ireman*

Auteur, chercheur, enseignant, traducteur, et navigateur chevronné, Björn Larsson (né en 1953) consacre une grande partie de son œuvre à la mer et à la quête de la liberté. *Long John Silver*, son premier grand succès, publié en 1995, parle ainsi du dangereux pirate du roman de Robert Louis Stevenson, un personnage qui, chez Larsson, devient un homme fascinant, libre et par conséquent seul. Dans *Le Capitaine et les rêves*, Marcel est tout aussi seul que Long John Silver et il a autant besoin de liberté. L'œuvre de Larsson se joue entre fiction et réalité. Des rapprochements sont possibles entre les personnages principaux et l'auteur, mais les romans ne sont pas autobiographiques. *La Sagesse de la mer*, en revanche, est une chronique des six années passées à bord du voilier *Le Rustica*, un récit de voyage philosophique dans lequel Larsson raconte ses vagabondages. *Besoin de liberté* est un livre de pensées sur le dilemme devant lequel il est constamment placé : comment vivre libre sans être seul ? On peut dire que Björn Larsson s'inscrit ainsi dans la tradition de ce qu'on appelle « le mythe viking », en grande partie créé par les romantiques du XIX^e siècle qui chantaient le Viking dompteur des mers et avide de liberté. Ainsi, dans ses deux célèbres poèmes « Le Paysan » et « Le Viking »¹, Erik Gustaf Geijer définit deux aspects de l'homme : il est sans cesse en quête de stabilité, profondément attaché à sa terre et à sa famille comme le paysan, mais il nourrit en même temps le rêve de partir, de vivre différemment et libre, d'imiter le Viking. On est peut-être en droit d'avancer que Larsson, dans son œuvre comme dans sa vie, a trouvé le juste milieu entre aventure et sécurité, entre vie de nomade et foyer, entre solitude et relations. C'est un vagabond moderne.

Rêves au bord de la mer

Le livre qui nous intéresse ici est *Le Capitaine et les rêves*, publié en 1997 et traduit en français en 1999. Le capitaine Marcel, au centre de l'histoire, est un homme sans foyer ou plutôt qui est partout chez lui, grâce à son bateau. C'est « un oiseau migrateur » selon ses propres mots². Une partie du livre se déroule donc en mer, mais on voit surtout le bateau arriver dans un port, le

* Maître de conférences au département d'études nordiques de l'université de Caen Basse-Normandie, Annelie Jarl Ireman travaille notamment sur la littérature de jeunesse scandinave. Elle est également traductrice.

¹ Publiés dans la revue *Iduna* en 1811.

² Björn Larsson, *Le Capitaine et les rêves*, traduit du suédois par Philippe Bouquet, Paris, Grasset, (1997) 1999, p. 54. (L'année entre parenthèses dans toutes les références indique la première parution en Suède.)

capitaine et son équipage de quatre personnes étant soulagés de pouvoir enfin s'abriter de la mer et du vent. Il s'agit d'un navire de fret, dont les déplacements dépendent des instructions des armateurs, du marché mondial, de l'offre et de la demande. Les marins ne choisissent pas leur port et voyagent sans cesse avec une destination précise. Cette restriction dans leur liberté n'empêche pas Marcel de faire des détours pour profiter d'une vue magnifique ou faire signe de la main à un gardien de phare. Il voyage plutôt comme le ferait un plaisancier. [72]

Il y avait des jours, sur l'Atlantique, où l'horizon s'étendait à l'infini, où la mer et le ciel étaient du même bleu clair et profond. Ces jours-là, un soleil acéré éclairait des masses d'eau en fureur, le vent frangeait d'écume la crête des vagues, blanche comme de la craie, le bateau était ballotté sur ces énormes montagnes aquatiques et la tempête soulevait à la surface de la mer une vapeur qui faisait briller des arcs-en-ciel fugitifs autour de la proue. C'était le genre de journées pour lesquelles certaines personnes étaient prêtes, fût-ce au sens figuré, à donner leur vie. Mais la plupart des autres auraient sûrement donné n'importe quoi pour ne pas avoir à les vivre, même si ce n'était que par peur de la mort. Ou de la vie.³

Le roman commence ainsi en mer. Le capitaine Marcel est un homme mystérieux, sûr de lui, qui inspire confiance. Sundgren, le second, est son opposé à bien des égards. C'est un Suédois qui s'inquiète de tout ce qui peut arriver et se repose avec soulagement sur son supérieur, car Marcel est un commandant compétent, apprécié de l'équipage. Mais Sundgren le trouve insouciant, comme un enfant qui prend tout à la légère. Le capitaine aime peut-être ce qu'il fait, mais il aurait aussi bien pu être ailleurs à faire autre chose. La vie pour lui semble être un jeu. Certes, il rassure Sundgren, mais l'inquiète aussi en même temps dans la mesure où il ne peut le comprendre. Marcel n'est pas comme les autres. Il a le don de tirer le meilleur des gens de son entourage. Grâce au capitaine, Sundgren est ce qu'il est. C'est à travers les autres personnages et le peu qu'ils savent de lui, ou encore à partir de ses propres histoires, qu'on apprend petit à petit à connaître cette fascinante figure. Le narrateur ne le décrit jamais directement. On ne connaît donc pas la vérité fictionnelle le concernant, mais seulement l'image que les autres ont de lui. Cet homme aux yeux bridés est né à Jakarta, d'une mère indonésienne et d'un père hollandais mais, dans ses veines, coule le sang de toutes les races possibles. Il n'a pas de famille.

Le titre du livre en suédois est quelque peu différent de la traduction française : *Drömmar vid havet* signifie « Rêves au bord de la mer ». La différence est importante. Les rêves dont parle l'auteur ne naissent pas en mer mais au bord de la mer, sur la terre ferme, où la mer est présente comme possibilité. Si ce capitaine charismatique inspire les autres personnages et les pousse à réaliser leurs rêves, c'est la mer et le port qui les nourrissent. Car les personnages secondaires vivent tous dans des ports. Le lien établi dans le roman entre quatre hommes et femmes n'aurait pas pu se faire sans ces

³ *Ibid.*, p. 9.

ports, que l'auteur semble bien connaître, à savoir Kinsale, Tréguier, Marstal et Villagarcía. Des ports, il y en a de toutes sortes, Larsson a pu le constater pendant ses voyages. Les deux premiers se ressemblent par la taille, Marstal est un peu plus petit et Villagarcía plus grand. Ils se trouvent tous en centre-ville, ce qui facilite le contact entre les navigateurs et les habitants, en même temps qu'ils offrent une atmosphère de vacances. Ce sont des endroits pour flâner et prendre son temps. [73]

Le port de Villagarcía

Il y avait des jours d'hiver, à Villagarcía de Arousa, où la mer exhalait toute sa fureur et semblait vouloir se venger des hommes, qui l'avaient confisquée à leur profit. Ces jours-là, le vent de suroît sifflait et hurlait entre les maisons, les lames courtes et abruptes de la ria se battaient furieusement entre elles pour être la première à se jeter sur la côte et on croyait entendre le vacarme assourdissant de la puissante houle qui venait inexorablement marteler les falaises plus loin à l'ouest.

Ces jours-là, Rosa Moreno avait peur. Elle restait au coin d'une maison, observant cette eau écumante et se demandait si elle oserait jamais partir. Si elle oserait jamais vivre.⁴

Le premier port qu'on découvre dans le livre est Villagarcía de Arousa, situé en Galice, sur la côte ouest de l'Espagne près à la fois de Saint-Jacques-de-Compostelle et du cap Finistère. C'est un port de commerce important depuis le début du XIX^e siècle, qui aujourd'hui reste vivant et dynamique. L'auteur écrit sa fascination pour cette cité si active dans la préface du livre *Les Ports du Ponant. L'Atlantique de Brest à Bayonne* :

Un jour, il y a quelques années de cela, j'étais amarré dans le port de Villagarcía en Galice. Du large arrivait un cargo de dix mille tonnes environ qui accosta sous les grues. Moins de deux heures après, les grues commencèrent à décharger la cargaison dans des camions qui faisaient sagement la queue par dizaines sur le quai. Chaque fois qu'un camion était chargé, un autre prenait sa place et un troisième, vide, arrivait pour prendre la queue. Cela dura deux jours entiers. D'où venaient ces camions ? Où allaient-ils ? Qui avait organisé leur va-et-vient avec la régularité d'un métronome ? Comment s'était organisé l'achat de la cargaison et comment avait-on pu évaluer la demande avant de procéder à la commande ? Dans le journal local, j'ai pu lire que la cargaison du navire était constituée de tonnes de pois chiches. C'est cela aussi un port, un gigantesque lieu de rencontre et d'échanges entre paysans du tiers-monde, armateurs, agents maritimes, camionneurs, marins, grutiers, consommateurs de supermarchés – et badauds comme moi qui s'émerveillent du spectacle de cette énorme machine humaine et technologique mise en route seulement pour subvenir aux besoins en pois chiches d'une partie du monde.⁵

⁴ *Ibid.*, p. 13.

⁵ Björn Larsson, préface, in J.-R. Couliou, G. Le Bouëdec, *Les Ports du Ponant. L'Atlantique de Brest à Bayonne*, Plomelin, Palantines, 2004, p. 2-3.

La belle Rosa, avec un sourire qui ressemble à celui d'Ingrid Bergman, habite dans cette ville « de moyenne importance et assez laide »⁶. Elle rêve de partir, mais ne se sent pas assez sûre d'elle pour oser franchir le pas. Elle a peur de la mer qui, à ses yeux, représente l'inconnu et le danger. À 22 ans, elle est seule, orpheline, elle a perdu son frère en mer. Elle est serveuse dans un café près du port. Agitée et rêveuse, elle a besoin de la mer pour vivre, mais c'est aussi la [74] mer qui la fait souffrir. Celle-ci offre une possibilité, mais s'étend devant elle comme une preuve de son incapacité à la saisir. Elle observe les bateaux de pêche larguer les amarres et souffre quand la tempête les oblige, comme elle, à rester au port. Elle a besoin de voir qu'il y a des gens libres de partir. C'est par temps de tempête que Marcel arrive sur son bateau et accoste avec un grand sourire malgré la difficulté de la manœuvre, forçant ainsi l'admiration des pêcheurs à quai. En le voyant, l'inquiétude de Rosa disparaît d'un seul coup. Lorsqu'ils se rencontrent un peu plus tard dans le bar où elle travaille, Rosa a l'impression d'être vue par cet homme, vue pour ce qu'elle est, elle, et que cela suffit. Ce n'est pas par hasard que Marcel entre dans son café. Il cherche un bar d'habitues où l'on peut rapidement faire la connaissance des gens du coin. Car il est fasciné par les gens, par leurs vies, par leurs rêves. Et il aime faire rêver les autres, c'est sa passion. Rosa tombe amoureuse et enceinte de cet homme généreux et chaleureux. Leur histoire est brève mais intense. Au bout de quelques jours, Marcel repart sans regret. Il sait qu'il laisse derrière lui une gerbe de rêves. Il dira plus tard, dans un autre port, qu'il « aurait voulu lui procurer des ailes mais il ne savait pas comment »⁷. Or c'est justement ce qu'il réussit à faire par sa simple présence dans la vie de Rosa et par ce qu'il laisse derrière lui : l'enfant qui va naître.

Le port de Tréguier

Il y avait des jours d'hiver, à Tréguier, qui étaient gris et dépourvus de vie. Ces jours-là, chaque bruit prenait le relais du silence, l'écho des pas entre les maisons de pierre paraissait incongru, le ciel était si uniforme qu'on avait l'impression qu'il n'existait pas, la lumière du crépuscule était si dépourvue de force que l'on apercevait à peine le reflet des cimes dans les eaux rapides du Jaudy et tout n'était que brouillard, humidité et absence d'espoir pour la plupart des gens.

C'est précisément par une de ces journées que madame Le Grand prit ses jumelles, ouvrit sa fenêtre, se pencha dans la rue Renan et régla la focale pour faire sortir la rivière de la brume.⁸

Marcel et son équipage continuent leur chemin vers Tréguier dans le département des Côtes-d'Armor en Bretagne. Ce port de plaisance sympathique au cœur du centre-ville offre des places

⁶ Björn Larsson, *Le Capitaine et les rêves*, p. 97.

⁷ *Ibid.*, p. 39.

⁸ *Ibid.*, p. 28.

parfaitement protégées. Comme Larsson le dit dans *Les Ports du Ponant*, ici on peut oublier que la mer existe⁹. Tréguier a connu d'intenses échanges maritimes au Moyen Âge et une période de prospérité au XIX^e siècle grâce aux cultures et à son activité portuaire. Aujourd'hui le port est petit, « ce quai pompeusement connu sous le nom de port, alors qu'il ne permettait le mouillage qu'à marée haute et obligeait les bateaux à se dessécher sur son fond rocheux quand la mer était basse »¹⁰, comme le dit M^{me} Le Grand dans le roman. [75]

M^{me} Le Grand, comme elle le fait toujours, se prépare à accueillir l'équipage du bateau qui vient d'arriver. Cette belle femme, plus toute jeune, appelée Maman par les marins, n'est pas ainsi qu'on pourrait le croire une tenancière de bordel. C'est la veuve d'un armateur, qui tient un livre d'or rempli de noms de toutes les nationalités du monde. Pourquoi passe-t-elle son temps à collectionner les noms de marins en les invitant chez elle ? Tout d'abord pour rester en contact avec le monde extérieur, mais également pour garder une trace de ces gens qu'elle admire. Elle ne se contente pas de leurs noms, elle note aussi avec soin les informations qui les concernent, leurs centres d'intérêt, leur plus grandes aspirations et ce à quoi ils croient, les sauvant ainsi de l'oubli. Elle collectionne leurs histoires, les vraies histoires de leur vie. C'est un travail qui continue de donner un sens à sa vie. Mais qui va se souvenir d'elle ? Elle est seule parce que les gens ont peur de son immense chagrin. La quête de M^{me} Le Grand est de comprendre pourquoi Dieu a pris son mari, pourquoi celui-ci s'est suicidé quinze ans auparavant. Elle attend un signe de Dieu.

Le port de Kinsale

Il y avait des jours d'hiver, à Kinsale, qui étaient très doux et dépourvus de vent. Ces jours-là, chaque bruit avait le temps de s'éteindre avant que le suivant ne commence, la fumée des cheminées et des chaudières chauffées au charbon restait suspendue en l'air telle une brume matinale, le ciel était une rougeur bleutée qui se reflétait et se changeait en marbrure de la Bandon River, qui l'emportait avec elle, au fur et à mesure que le soleil baissait et que le courant de la marée changeait de direction et de force. L'odeur de houille, d'herbe humide de rosée, de mer, de cuisine en provenance des nombreux restaurants, de bière et de tabac en provenance de pubs encore bien plus nombreux conférait à la ville un parfum très particulier.

Par des journées pareilles, pouvait-on penser, n'importe quel être humain devait être capable de s'adoucir et, au moins l'espace d'un moment, celui qui durait le crépuscule, de se réconcilier avec la vie qu'il avait fait sienne. Il est donc loisible d'estimer que c'était pour cette raison que, en rentrant chez lui, Peter Sympson s'était arrêté près de la jetée qui pointait son gros doigt dans la rivière.¹¹

⁹ Björn Larsson, préface, in J.-R. Couliou, G. Le Bouëdec, *op. cit.*, p. 2.

¹⁰ Björn Larsson, *Le Capitaine et les rêves*, p. 28.

¹¹ *Ibid.*, p. 48.

Le voyage de Marcel continue ensuite vers l'Irlande. La ville de Kinsale se trouve dans le sud du pays, près de Cork. Le petit port de pêche et de plaisance abrité est un lieu touristique avec ses maisons colorées et ses ruelles sinueuses descendant vers les quais. Le port est devenu essentiellement une marina, mais était autrefois un grand port de commerce, un des plus importants d'Europe au XVII^e siècle.

À Kinsale habite Peter, un joaillier de 35 ans. En rentrant à la maison, il s'arrête un instant sur le port. En levant les yeux, il aurait pu voir les bateaux de pêche et l'unique grue qui ne travaille pas, mais il se contente de regarder par terre dans l'espoir de trouver une belle pierre. Pourtant ce jour-là, un navire entrant [76] dans le port capte son attention. Descendu à terre, Marcel entame sans attendre une conversation avec lui et, apprenant son métier, propose de lui montrer quelques pierres précieuses qu'il a à bord du bateau. Peter est un homme qui ne se soucie pas des gens, il trouve impossible d'être à la fois spécialiste des pierres et des hommes. Marcel est le premier qui le fascine. Peter ne rêve pas de partir, les voyages ne l'intéressent pas, ni la mer. C'est un homme « qui hiberne en permanence »¹² comme il le dit. Il a déjà voyagé par obligation à la recherche de pierres, mais depuis qu'il a trouvé son grand trésor à lui, un diamant jaune acheté à un ancien commandant de la S.S., il se satisfait de rester chez lui. À ce stade de son existence, c'est justement grâce à ses pierres préférées qu'il échappe à la réalité. En les regardant, il plane à l'intérieur d'elles. Dans la petite collection du capitaine, Peter découvre une rareté : une alexandrite, qui change de couleur en fonction de la lumière. Marcel demande à Peter de vendre la pierre et de donner l'argent de façon anonyme à une jeune femme espagnole nommée Rosa. Peter a lui aussi un rêve caché : trouver une personne, de préférence une femme, capable de voir dans une de ses pierres en apparence banale sa beauté cachée, ce qui signifierait voir son âme à lui.

Le port de Marstal

Il y avait de rares jours d'hiver, à Marstal, où l'air était si clair et si dégagé qu'on aurait dit qu'il manquait quelque chose. Ces jours-là, les îles au sud de la Fionie se détachaient nettement et semblaient s'être rapprochées l'une de l'autre, le vent qui soufflait de l'océan glacial Arctique emportait au loin les fumées du miracle industriel de la Ruhr et l'être humain avait l'impression que, pour une fois, il voyait clairement la réalité et peut-être ce qu'on tentait de lui cacher.

¹² *Ibid.*, p. 54.

Ces jours-là, les rêves d'évasion de Jacob Nielsen pouvaient prendre des proportions déraisonnables. Il était capable de rester des heures sur la mince langue de terre située au sud de Marstal et regarder la mer.¹³

Le quatrième port dans lequel Marcel accoste dans ce livre est Marstal qui se trouve sur la toute petite île d'Ærø, dans la mer Baltique au sud du Danemark. Dépourvue de pont, elle n'a que des ferries pour la relier au reste du pays. Ærø est située dans une zone de pêche très fréquentée et c'est un endroit touristique. Connue pour ses grandes infrastructures en matière d'énergie solaire, Marstal constitue le centre économique de l'île. Au XVIII^e siècle, c'était une importante ville maritime capable de faire de l'ombre à Copenhague et qui demeura prospère jusque dans les années 1930. Mais, aujourd'hui, le modeste port de pêche est devenu « une agence de pompes funèbres à l'intention des cadavres vivants de la mer »¹⁴. [77]

L'arrivée de ce bateau inconnu ne manque donc pas de susciter un vif étonnement tant il est devenu rare de voir un navire toujours en activité. Jacob descend le voir comme beaucoup d'autres curieux. Ancien homme d'affaires de presque 50 ans, il a finalement réussi à changer de vie en quittant un monde artificiel au profit d'un endroit paisible. Il est libre, ce dont il a toujours rêvé, car il est financièrement indépendant ; sa femme a refait sa vie avec un autre et ses enfants n'ont plus besoin de lui. Mais il a du mal à se contenter de cette vie. Il a pris l'habitude de descendre passer du temps avec les vieux marins et d'écouter leurs histoires, jusqu'à être admis dans leur groupe. Marcel prend immédiatement contact avec ces vieux loups de mer. Le soir, ils racontent leurs vies dans le bar du port. Jacob évoque alors un homme qui, vouant un culte à l'écrivain Samuel Beckett, était parti en Irlande pour mieux comprendre son œuvre à partir de ce que voient les Irlandais. En découvrant partout des bouses de vaches, il avait enfin compris pourquoi il y en avait tant dans les livres de l'auteur irlandais. Jacob offre une tournée dans l'espoir que le capitaine parlera un jour de ce Danois qui, offrant de la bière à tout le monde ce soir-là, avait parlé de Beckett. Ainsi Beckett lui-même serait lié à ces inconnus par l'intermédiaire de Jacob et de ce capitaine. Et si un jour il rencontrait une de ces personnes, il aurait la preuve que le monde n'est pas le chaos qu'il semblait être, les gens ne seraient pas aussi anonymes et perdus qu'ils le paraissaient. Lorsque Marcel cite le port de Tréguier, un vieux marin lui demande s'il a rencontré Maman, et Jacob réalise que cette femme a le même rêve que lui :

¹³ *Ibid.*, p. 65.

¹⁴ *Ibid.*, p. 67.

relier les gens les uns aux autres, exactement comme sur Internet. Dans le cas de Jacob, la vie de vagabond maritime est remplacée par Internet, une façon moderne de vivre ce nomadisme. Grâce à son ordinateur, « la fenêtre grande ouverte de Jacob Nielsen sur le monde »¹⁵, il désire laisser une trace de lui-même. Si des informations le concernant pouvaient se répandre tel un virus et apparaître sur différents écrans dans le monde, il dépasserait ainsi sa propre finitude. Mais Jacob est en train de se perdre dans le monde virtuel. Et il demeure quand même profondément seul.

La rencontre à Kinsale

Rosa décide enfin de quitter l'Espagne : l'enfant qu'elle porte lui donne le courage nécessaire, et lui en fait aussi l'obligation, car donner naissance à un enfant aux yeux bridés dans sa petite ville n'est pas une solution envisageable. Elle trouve un bateau à destination de Cork, non loin de Kinsale, puisqu'elle sait que Marcel devait y aller, et monte à bord comme passagère clandestine. Arrivée à Kinsale, elle se sent vivante et fière d'elle pour la première fois. Grâce à Marcel, elle a commencé sa vie. M^{me} Le Grand, elle, se rend compte qu'il y a plus important encore que de se souvenir des autres : rester dans la mémoire de quelqu'un. Elle aussi part à la recherche de Marcel, cet homme dont elle est tombée sous le charme. Elle se rend donc à Kinsale. Quant à Jacob, il part retrouver ses fils avec qui il a une relation difficile, car il comprend enfin que c'est en eux qu'il peut laisser les traces les plus nettes. Mais la porte est fermée. Il est ^[78] trop tard pour renouer. Déçu de cet échec, il n'a plus qu'à l'idée de rencontrer Maman pour l'aider dans sa quête grâce à ses connaissances en informatique. Mais il n'ose pas aller la voir directement. Il veut retrouver Marcel pour que celui-ci serve d'intermédiaire. Il part aussi pour Kinsale. Un soir, Peter entre dans le café du port et s'étonne d'y trouver trois inconnus.

Lorsque le bateau de Marcel arrive au port, ils attendent tous les quatre sur le quai au grand étonnement du capitaine. Le premier choc passé, il les invite à monter à bord pour un voyage d'une semaine, en quelque sorte un voyage initiatique. Lors de celui-ci, Marcel comprend qu'il a bouleversé leur vie, et qu'à présent, ils croient avoir besoin de lui pour être heureux. Mais ce ne peut être qu'un joli rêve. Cependant, grâce à cette rencontre, ces

¹⁵ *Ibid.*, p. 75.

personnes de quatre ports différents seront à jamais unies par un lien très fort. Elles finiront par trouver du réconfort les unes auprès des autres.

La réalité comme point de départ de la fiction

Dans la littérature, beaucoup de ports sont nés de l'imagination des auteurs. Mais tel n'est pas le cas de Björn Larsson. Loin d'être imaginaires, ce sont des ports où il a « vécu » en plaisancier-aventurier qui constituent son point de départ. *La Sagesse de la mer* a comme sous-titre *Du cap de la Colère au Bout du monde*. Comme ce n'est pas une fiction mais un récit de voyages et surtout un livre de réflexion sur la vie à partir d'un voilier, Larsson a voulu expliquer ce titre¹⁶. Premièrement il affirme n'être jamais allé jusqu'au cap de la Colère avec son bateau. Deuxièmement ce nom (*Cape Wrath*) vient du vieux norrois et ne signifie pas « colère », mais « point où l'on fait demi-tour ». Finistère signifie vraiment « bout du monde », mais en réalité, ce n'est pas le point le plus occidental de l'Europe. Ce titre est donc une expression de la liberté de l'auteur, de sa liberté poétique. L'imagination fait partie de la vie réelle comme la réalité de la fiction.

Larsson déclare aussi désirer que ce livre soit une source d'inspiration pour tous ceux qui rêvent d'une autre vie. Il s'agit en quelque sorte de la réalité derrière *Le Capitaine et les rêves*, car les thèmes sont les mêmes. Si la fiction a tendance à faire rêver, ce livre montre que ce rêve est possible. C'est pourquoi il est intéressant de lire les deux livres en parallèle. *La Sagesse de la mer* est un guide qui aide à comprendre comment vie réelle et fiction se mêlent sans cesse dans l'œuvre. À partir des personnes que l'auteur rencontre dans les ports et des histoires qu'il entend, il crée la fiction. On apprend par exemple que l'histoire racontée par Jacob à Marstal sur le Danois passionné de Beckett trouve sa source dans une histoire racontée par un ami de l'auteur prénommé Torben, un soir à Kinsale. Notons en passant que, parfois, ce n'est pas la réalité qui engendre la fiction, mais l'inverse. L'histoire de Maman à Tréguier était selon l'auteur entièrement inventée, mais s'est avérée plus proche de la réalité qu'il aurait pu l'imaginer¹⁷. Ainsi la réalité devient mythe par le biais de la fiction. [79]

¹⁶ Björn Larsson, *La Sagesse de la mer. Du cap de la Colère au Bout du monde*, traduit du suédois par Philippe Bouquet, Paris, Grasset, (2000) 2002, p. 9-10.

¹⁷ Voir Björn Larsson, *Besoin de liberté*, Paris, Seuil, 2006, p. 243-245.

Le port : un lieu de travail et un abri

Larsson définit dans la préface des *Ponts de Ponant* son type de port préféré, celui qui a

un peu de pêche, un peu de fret et un peu de plaisance, pas trop. Ce serait un port d'où on voit la mer, l'Atlantique dans [son] cas personnel, un port où personne ne serait de trop, où par conséquent on se salue et on se respecte, un port où les étrangers seraient les bienvenus, car venant de loin et ayant quelque chose à nous raconter et à nous apprendre. Ce port serait situé dans un paysage époustouflant [...] pour qu'on n'ait pas trop envie de repartir tout de suite, mais pour qu'on ait toujours envie de revenir.¹⁸

Cette citation résume parfaitement la philosophie du voyage chez Larsson. La mer y représente la possibilité (et même l'obligation) de repartir pour ensuite revenir. Les gens y sont présents, les contacts, l'échange humain, de même que la terre, le paysage, la nature. Le port est un point de départ, mais aussi un lieu de rencontre et de travail.

Aujourd'hui, le port est avant tout un lieu de rêve, de villégiature, de loisirs. Mais le port préféré de Larsson est justement celui qui a conservé un sens, une fonction, qui n'est pas seulement un lieu pittoresque pour les touristes, mais vit et fait vivre les gens. Dans son œuvre, les ports abandonnés ne sont pas sans susciter une certaine nostalgie. Marstal en est un exemple. Il n'y a rien de plus triste qu'un port sans activité, où les anciens marins sont au chômage. Heureusement, la plaisance et les sports de voile donnent une nouvelle vie à certains ports, comme Tréguier. En fait, l'équipage de Marcel n'a pas de raisons de s'arrêter à Marstal. Il est possible que le bateau soit en attente d'une cargaison et que, vu les tarifs très bas pratiqués dans ce port abandonné, l'armateur ait préféré laisser l'équipage à terre au lieu de mouiller au large. Il est plus probable que ce détour a été décidé par le capitaine pour des raisons personnelles. Il prend la liberté d'aller où il veut. En cela il ressemble aux plaisanciers en quête de loisirs.

Si la mer offre un spectacle magnifique lors des tempêtes, elle n'en reste pas moins synonyme de risques pour les navigateurs. Le port permet de s'abriter, d'échapper à la fureur de la mer. Dans sa préface, Larsson cite également la définition qu'en donne le Petit Robert : « un abri naturel aménagé pour recevoir les navires, pour l'embarquement et le

¹⁸ Björn Larsson, préface, préface, in J.-R. Couliou, G. Le Bouëdec, *op. cit.*, p. 4.

débarquement de leur chargement »¹⁹. Le port est un abri, certes, mais jamais sans risques et encore faut-il pouvoir l'atteindre. Un port ne s'approche pas sans précautions. Le port signifie donc, comme Larsson le souligne, à la fois abri et danger :

Abri et danger. L'âme profonde de tout port, pour le marin qui continue son chemin, est inscrite sous le signe de la dualité ; entre frustration et satisfaction, entre rêve et réalité, entre départ et arrivée, entre soulagement et crainte, entre loisir et travail aussi.²⁰ [80]

Telles que les décrit *Le Capitaine et les rêves*, les entrées dans les ports sont toujours spectaculaires. Marcel est un marin surdoué, qui inspire le respect. Il a aussi cette insouciance inquiétante laissant à penser qu'il ne comprend pas le danger. Son second, lui, en est bien conscient. Malgré cette évocation des risques, la vie de marin est quelque peu idéalisée dans ce roman. On perçoit également la solitude des membres de l'équipage loin de leurs familles, mais en général, la vie de marin semble facile et agréable.

Un lieu de mouvement liant terre et mer

Le port est un lieu où transitent des hommes, des bateaux et des marchandises. Mais le port crée aussi une ambiance romantique : l'odeur particulière du varech, le bruit de la mer, la lumière, les couleurs, les émotions. Le port engendre des rêves, car tout est possible à partir de cet endroit, le monde est ouvert. Larsson constate que la définition donnée dans le dictionnaire est loin d'être suffisante. Un port est davantage qu'« un abri naturel aménagé pour recevoir les navires, pour l'embarquement et le débarquement de leur chargement »²¹. Sinon, pourquoi les gens viendraient-ils voir les bateaux venir et partir tandis qu'ils ne s'attardent pas sur un parking pour voir s'éloigner les voitures ou encore dans un aéroport pour voir décoller les avions ? Aujourd'hui, seuls les ports semblent attirer ceux qui rêvent de partir. Seuls les ports gardent cette poésie vagabonde. Mais, affirme-t-il ensuite, ces gens n'ont pas compris qu'un port est fait pour qu'on reparte une fois arrivé et qu'on revienne une fois parti. « Ils n'ont pas réalisé que le propre du port est d'être un lieu de passage. »²² Les vrais voyageurs, eux, l'ont compris, à l'instar de Marcel qui s'attache un moment à un certain endroit avant de repartir vers d'autres ports. Être sans foyer signifie parfois être

¹⁹ *Ibid.*, p. 1.

²⁰ *Ibid.*, p. 2.

²¹ *Ibid.*, p. 1.

²² *Ibid.*, p. 1.

partout chez soi, avoir plusieurs ports d'attache. Comme Larsson l'explique dans sa préface, le marin n'a pas le droit de s'incruster, il est alors un intrus, une menace. Le marin est censé rester sur son bateau et être sans cesse en mouvement, à l'opposé de la vie immuable des terriens. Larsson montre avec ce personnage une troisième possibilité, entre les deux autres. Marcel est chez lui dans les ports, il a des relations, une vie. Il est parfois attendu et s'il part sans regret, il continue à penser aux gens qu'il a laissés derrière lui. Pour un homme qui aime à la fois la liberté et les relations, il n'y a peut-être pas d'autre façon de vivre.

Si la mer représente la liberté mais aussi le bonheur, elle n'existe que par opposition à la terre. Les deux sont en relation, unies par le port, un point de rencontre entre les terriens et les marins. En effet, si la mer fascine Larsson, c'est également le cas de la terre. Dans son enfance, il voulait devenir géologue et il s'intéresse toujours aux pierres précieuses. Ce n'est pas un hasard si Peter est un joaillier en quête de la pierre parfaite. Harry Martinson, auteur, marin et vagabond du milieu du XX^e siècle portait, lui aussi, un vif intérêt à la terre, à ^[81] la nature et aux gens des villes portuaires. Larsson évoque souvent cet auteur dans son œuvre, notamment dans *La Sagesse de la mer*, qu'il présente comme un guide dans l'œuvre de Martinson. Il est bien possible de découvrir l'œuvre de ce dernier en passant par Larsson, mais l'inverse est aussi intéressant. *Voyages sans but*²³ (1932) et *Cap adieu*²⁴ (1933) sont par exemple des récits de voyages poétiques qui montrent la philosophie de vie de son auteur, ce qu'on peut appeler le nomadisme mondial de Martinson.

Chez les deux écrivains, une des règles de base de ce vagabondage est qu'il faut prendre son temps pour découvrir un paysage ou la mer. Celui qui voyage trop vite ne voit rien. L'anecdote dont Beckett est le héros illustre parfaitement ce propos. La découverte « importante » fut possible grâce à leur façon de voyager : à pied, car il faut de la lenteur pour découvrir les détails, pour vraiment voir les choses. À pied on découvre le paysage comme on découvre la mer en bateau.

Le nomadisme de Larsson

La Sagesse de la mer est donc un hommage à Harry Martinson que Larsson considère l'un des meilleurs auteurs de récits de voyages jamais écrits. Malheureusement, ses livres

²³ Harry Martinson, *Voyages sans but*, traduit du suédois par E. Avenard, Paris, Stock, (1932) 1974.

²⁴ Harry Martinson, *Kap Farnål !*, Stockholm, Bonniers, (1933) 1947.

sont pratiquement intraduisibles à cause de sa façon de jouer avec les mots et d'en inventer²⁵. Martinson qui, autant que Larsson, a fait rêver d'une vie différente, a vraiment mené une vie de vagabond. Ses livres évoquent un rêve de liberté qui n'est pas facilement réalisable. Larsson, lui, propose une réalisation des rêves aujourd'hui possibles : un rêve pour l'homme moderne. Au terme de ses innombrables voyages et séjours à l'étranger, Björn Larsson comprend que la Suède ne sera plus son foyer, car comme il le dit dans *Besoin de liberté* : « Mon "chez moi", je le porterais en moi, invisible, changeant et rétif à toute tentative de récupération nationale, régionale ou locale. »²⁶ Notons que Marcel n'a pas d'identité nationale dans le roman. Larsson est lui-même en mouvement, il navigue, change de pays ou de domicile mais en réussissant quand même à avoir un métier et une famille. Il explique dans *La Sagesse de la mer* qu'il voue « un culte au mouvement et à l'absence de racines »²⁷. Mais cela sans stress et sans obligations. Il s'agit de prendre des libertés avec la vie : peu importe de quelle manière et cette liberté ne peut être absolue.

L'œuvre de Larsson peut être vue comme la recherche d'une nouvelle identité nomade, dans un nouveau monde de mouvement. On n'est plus suédois, danois ou français, on est citoyen du monde. On pourrait interpréter cela comme une renaissance du vagabondage romantique du début du XX^e siècle. Mais l'aventurier moderne veut en même temps avoir une certaine stabilité, un foyer, il veut être [82] à la fois « paysan » et « Viking ». Le bateau peut représenter ce foyer, un point fixe qui permet de bouger. Il est évident que pour certains, le bateau est devenu un signe de reconnaissance sociale, un symbole matérialiste. Mais les véritables aventuriers existent toujours, dans la vraie vie et surtout dans la fiction.

La quête de relations

Ce nomadisme est, à la fois chez Martinson et chez Larsson, intimement lié à la quête de relations. On comprend, à la lecture d'un *Besoin de liberté*, qu'en arrivant dans un nouvel endroit, l'auteur se propose avant tout de découvrir les gens. Pour ce faire, il faut s'immiscer parmi les locaux, ne pas rester un observateur extérieur. Une fois devenu un habitué il peut,

²⁵ Björn Larsson et Philippe Bouquet ont pourtant fait un travail louable ensemble en interprétant en français son long poème *Aniara, une odyssée de l'espace*, Marseille, Agone, (1956) 2004.

²⁶ Björn Larsson, *Besoin de liberté*, p. 126.

²⁷ Björn Larsson, *La Sagesse de la mer*, p. 17.

comme il le dit, « partir à la découverte du monde humain de l'intérieur »²⁸. Marcel, on l'a vu, agit de la même façon. Dans *La Sagesse de la mer*, l'auteur explique pourquoi, malgré leur brièveté, les rencontres dans les ports sont si intenses et si inoubliables²⁹. Les gens qui voyagent partagent en général le même désir de liberté mais également de rencontres, car ils sont à la recherche de nouveautés, ils veulent découvrir les autres. On comprend que Larsson soit fasciné par les gens, par leurs histoires et leurs rêves, tout comme Marcel dans le roman. Les ports sont donc un lieu de rencontre idéal, ce qui vaut surtout pour les relations entre plaisanciers. Larsson regrette en effet que les rencontres entre marins et habitants soient plus rares. Les marins restent sur leur bateau et les habitants ne vont pas vers eux pour les interroger sur leurs voyages et leur vie. Grâce à la fiction, ce lien a été établi. Le capitaine Marcel quitte son bateau chaque fois qu'il est au port et part à la rencontre des autochtones qui l'accueillent. Un échange a lieu.

Le port est la promesse d'un ailleurs, d'une nouvelle vie. Mais pour quelqu'un qui vit dans un port, il n'est pas nécessairement utile de partir puisque le monde vient à lui, s'il a la volonté et le courage d'aller vers les marins. C'est ce que fait notamment un des personnages du roman, M^{me} Le Grand. Elle pense que la mer va apporter des réponses à ses questions, et c'est pour cette raison qu'elle s'intéresse aux marins. Jacob, qui voyage sur Internet en y cherchant des relations, se rend aussi dans le port pour parler avec les vieux marins. Rosa observe la mer et les bateaux en rêvant et se laisse séduire par celui qui incarne son envie de tout quitter. Peter ne rêve pas de partir et ne s'intéresse pas aux marins, mais il veut trouver la femme capable de voir ce qu'il voit, son âme sœur. Elle viendra à lui par la mer.

Les personnages du *Capitaine et les rêves* ont chacun des rêves différents, mais tous finissent par agir pour changer leur vie et pour avancer, être plus libres. Ils ont cependant besoin de quelqu'un pour les mettre en mouvement, et ce quelqu'un est Marcel. Ce dernier est capitaine, avec les obligations qu'implique ce métier, mais il prend la liberté de quitter son bateau quand il le veut (en prenant le risque ^[83] d'être inscrit sur la liste noire de la société des armateurs pour rupture de contrat) et finit par démissionner de son poste. En se mettant en relation avec les autres, il échappe peut-être à la solitude trop pesante liée à la liberté. Mais il reste seul. Ce n'est pas un personnage entièrement sympathique. Il tient tant

²⁸ Björn Larsson, *Besoin de liberté*, p. 127.

²⁹ Björn Larsson, *La Sagesse de la mer*, p. 29-39.

à sa liberté qu'il fait souffrir les autres. Il utilise les missions des armateurs comme prétextes pour partir librement. Il ne décide de rien et cela l'arrange. Il ne peut ni être tenté ni se sentir obligé de rester. Marcel ne veut pas réellement entrer dans la vie de ces gens. Il veut être celui dont ils rêvent, mais laisse le vide derrière lui. Il ne souffre pas puisqu'il n'a besoin de rien à part sa liberté. Il ne ressent pas les choses comme les autres. Il attire les gens mais se trouve « comme enfermé dans une bulle de verre »³⁰. On pourrait le définir comme insensible. Il peut sembler inhumain.

À la fin du livre, Marcel explique lui-même son comportement en racontant son histoire, celle d'un petit garçon qui, dans une violence inimaginable, a perdu ses parents et presque sa propre vie. Depuis, il est obligé de se déplacer comme sur une corde tendue et sans filet de protection. Les blessures n'ont jamais guéri. Dans une pareille existence, il est trop dangereux d'être lié à qui que ce soit, car les liens peuvent être rompus. Pour un tel homme, devenir marin est la meilleure façon d'éviter les relations durables qu'il risquerait de perdre, mais permet d'en nouer d'autres, passagères, dans les ports, ce qui donne assez de chaleur humaine pour vivre. L'auteur l'humanise ainsi avant de le laisser disparaître vers de nouvelles aventures. Marcel n'est pas de ceux que l'on peut retenir, car c'est un oiseau migrateur qui part plus par instinct que par choix.

La fiction se termine, mais les ports sont toujours là. Grâce à la littérature, certains lieux deviennent mythiques. Qui, ayant lu *Le Capitaine et les rêves*, peut se promener à Kinsale, à Tréguier, à Villacarcía ou à Marstal, sans penser à Peter, M^{me} Le Grand, Rosa et Jacob, sans s'attendre à les croiser au coin d'une rue ou sur les quais ? Ces ports, comme beaucoup d'autres ports, sont ainsi enrichis par l'imagination, tout comme la fiction a été enrichie par leur réalité et leur mystère intrinsèque. Les endroits réels ont donné naissance à une nouvelle légende. Qui, ayant lu ce livre, peut s'empêcher de chercher ce capitaine dans chaque port du monde, de rêver de le voir arriver sur son bateau, son énigmatique et chaleureux sourire aux lèvres pour nous faire un signe de la main ? Peut-être un jour le marché mondial l'amènera-t-il dans un des jolis ports proche de chez nous... [84]

³⁰ Björn Larsson, *Le Capitaine et les rêves*, p. 267.